

Quand le peuple agit, révoltes, révolutions, réformes

Paul Jorion

Dans les villages africains où se pratiquait la culture sur brûlis, grande consommatrice de surfaces boisées, il arrivait qu'en raison d'une démographie ponctuellement favorable, la taille de la population humaine en vienne à dépasser la capacité de l'environnement à absorber ses activités et à assurer sa survie. Cette taille maximale d'une espèce donnée pour un environnement particulier, c'est ce qu'on appelle en français la *capacité porteuse*, encore que l'expression anglaise de *carrying capacity* soit plus généralement utilisée. Le déséquilibre qui en résultait finissait par se régler par une fission du village : une partie des villageois s'exilait à la recherche de nouvelles terres, tandis que l'autre partie demeurait sur place, bénéficiant et tirant parti du fait que la population tirant sa subsistance de l'environnement local était désormais considérablement réduite.

Les causes de la fission de ces villages sont d'ordre purement physiques et il est possible d'en rendre compte de manière parfaitement satisfaisante sans sortir d'un cadre explicatif de ce type.

Les villageois toutefois n'étaient pas conscients eux du processus physique à l'œuvre et, pour reprendre la problématique « structure and sentiment » chère à l'anthropologue britannique Rodney Needham (Needham 1962), les craquements au niveau des structures sociales étaient ressentis par les acteurs humains au niveau de leurs sentiments. Les pressions sur la vie quotidienne dues à un environnement ayant atteint sa capacité d'absorption maximale d'une population humaine d'une certaine taille, étaient vécues comme tensions et tiraillements et la période précédant une fission de village était aussi celle où les accusations de sorcellerie fleurissaient entre villageois. Souvent, la future ligne de partage de la population s'ancrait dans l'antagonisme croissant entre deux frères appartenant au lignage dominant. Ceux-ci se retrouveraient, une fois le processus de fission réalisé, à la tête des deux villages distincts : l'ancien, de taille désormais considérablement réduite, et le nouveau (Jorion 1987).

Il m'a personnellement été donné d'observer un phénomène similaire dans les années 1970 parmi les équipages de bateaux de pêche artisanale en Bretagne. La formule classique était celle d'un cycle où alternaient équipages constitués d'un père et de ses fils et équipages constitués de trois ou quatre frères, le père ayant alors pris sa retraite. Curieusement, les équipages de frères, qui avaient pourtant vécu en bonne entente sous la houlette de leur père, étaient déchirés par les conflits, parfois assortis d'ailleurs de violences physiques. C'est en étudiant la réalité économique que l'explication de ce phénomène m'était apparue. Dans les équipages composés d'un père et de ses fils, le nombre de consommateurs dépendant des revenus du bateau était considérablement moins élevé que dans ceux composés de frères, où des jeunes épouses et des enfants en bas âge représentaient autant de bouches supplémentaires à nourrir. Des accusations de sabotage remplaçaient ici les accusations de sorcellerie observées dans les villages africains soumis de la même manière à des pressions économiques devenues insoutenables (Jorion 1982 ; Delbos & Jorion 1984 : 88-101).

Les révolutions qui secouent de temps à autre nos sociétés sont en réalité des phénomènes physiques du même ordre que les fissions de villages africains ou l'éclatement des équipages de frères à la pêche. Ce qui les provoque elles, c'est la concentration du patrimoine dans un très petit nombre de mains, grippant la machine économique, engendrant le chômage et la baisse du salaire de ceux qui parviennent à conserver un emploi. Des concentrations extrêmes du patrimoine se sont rencontrées aux États-Unis, en particulier en 1929 et en 2007. En 2001, dans ce pays, le 1% le plus riche de la population possédait 32,7% du patrimoine, soit près du tiers de la richesse (Jorion 2007 : 123 ; 2009 : 121-122).

C'est la rémunération du prêt par l'intérêt qui est essentiellement la cause de la concentration des richesses : des acteurs disposant de capitaux et n'en ayant pas un usage immédiat, verront ces sommes encore grossir des intérêts qui seront collectés. À cela s'ajoute le rapport de force biaisé en faveur du détenteur du capital, ou « capitaliste », dans le système de partage de la richesse nouvellement créée qui prévaut dans nos pays, système économique et social appelé lui aussi « capitaliste » précisément pour cette raison.

La concentration excessive de la richesse débouche sur des situations où, le crédit s'étant substitué aux revenus dans une proportion trop grande, des quantités énormes de créances ne seront en réalité jamais remboursées. Selon des chiffres récoltés par Greenwald et cités par Stiglitz (Stiglitz 2012), au cours de la période 2000 - 2007, les 80 % les moins riches des Américains dépensaient chaque année l'équivalent de 110% de leurs revenus ; ce qui leur permettait de le faire, c'étaient les sommes dégagées durant la bulle de l'immobilier résidentiel par les refinancements successifs de leur crédit hypothécaire.

Lorsque le crédit se substitue de manière excessive aux revenus, la situation de crise due au haut taux de défaut sur les emprunts contractés est aggravée par le fait que, parallèlement, le pouvoir d'achat de la grande masse de la population étant devenu insuffisant, une partie importante des capitaux disponibles ne trouve plus à s'investir dans l'industrie et va se placer dans des activités spéculatives qui dérèglent le mécanisme de la formation des prix.

Une solution ne peut alors se trouver que lorsqu'une redistribution du patrimoine a lieu, une meilleure homogénéité de la richesse permettant alors de relancer la machine économique. Comme ceux en petit nombre qui ont accumulé le patrimoine entre leurs mains refusent dans la quasi-totalité des cas de se départir de leurs privilèges, ce sont alors leurs concitoyens spoliés, exaspérés par les tensions économiques auxquelles la société dans son ensemble est soumise, qui se transforment en révolutionnaires et, confisquant les richesses accumulées pour les redistribuer, résolvent l'impasse existante. Les guerres, en raison de la destruction du patrimoine, offrent une alternative, mais par un abominable nivellement par le bas.

Faute d'une prise de conscience du mécanisme de concentration de la richesse et de sa solution habituelle par la révolution, ce processus d'alternance a pris dans l'histoire un caractère cyclique.

Références bibliographiques

Delbos Geneviève & Paul Jorion, *La transmission des savoirs*, Collection Ethnologie de la France, Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1984 (2e éd. 1990 ; 3e éd. 2009)

Jorion, Paul, « All-brother crews in the North-Atlantic », *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 19, 4, 1982 : 513-526

Jorion, Paul, « Le sujet dans la parenté africaine », in *Aspects du malaise dans la civilisation. Psychanalyse au CNRS*, Paris : Navarin, 1987 : 174-181

Jorion, Paul, *La crise du capitalisme américain*, Paris : La Découverte 2007 ; rééd. Éditions du Croquant 2009

Needham, Rodney, *Structure and Sentiment*, Chicago : University of Chicago Press, 1962

Stiglitz, Joseph E., « The Book of Jobs », *Vanity Fair*, janvier 2012,
<http://www.vanityfair.com/politics/2012/01/stiglitz-depression-201201>